

Emprunté devant la conseillère du Pôle Emploi, Joris venait satisfaire au suivi dont l'institution voulait bien le gratifier en échange de sa maigre allocation. L'employée était soignée, une grande brune maniérée – pas vraiment jolie mais elle essayait de l'être – qui se la pétait un peu, jetait des regards condescendants à Joris et des soupirs à son écran d'ordinateur. Elle s'éloigna un instant pour faire quelques photocopies. Il remarqua qu'elle était chaussée d'escarpins à talons hauts se voulant sexy. Mais le second orteil de son pied gauche, enserré dans la chaussure, chevauchait ridiculement la première phalange. Ses chevilles affichaient des excroissances rougeâtres au niveau du tendon d'Achille, sous la lanière de cuir qui les entourait. Tous ces désordres annihilaient *de facto* le fantasme censé naître de la vision de ces artifices provocateurs, bien que la chaussure haute accentuât la courbure d'une croupe où tant d'hommes aimeraient s'enfoncer. Joris regardait le plus souvent les pieds de ses interlocuteurs en premier, avant le buste et le visage. Non par fétichisme, mais il croyait pouvoir, par une physiognomonie issue de considérations toutes personnelles, deviner les caractéristiques d'un être humain par la seule observation de ses extrémités, ses mains ou ses pieds. Même les chaussures donnaient un signal. Le mieux, c'était bien sûr les pieds nus ou ce que l'individu observé en laissait paraître. Bien évidemment, l'exercice était facile avec les femmes, la gent féminine semblant prédisposée à un exhibitionnisme pédieux exa-

cerbé. En plein hiver, bravant le froid, certaines femmes ne rechignaient pas à se promener nu-pieds dans de frêles sandales, voire des ballerines à semelle très fine, arborant la fente des deux derniers orteils, rappelant irrémédiablement l'existence d'une autre fente restée au secret. L'été faisait l'objet de toutes les ostentations, et la nudité affichée de ces extrémités, telle une primo-tentation teintée de préciosité, devait selon lui faire partie de la propension intrinsèque de la femelle à vouloir s'accoupler. Sur le vieux *Gala* parcouru chez Froissiney, il avait vu que les « stars », enfin celles que les gens appelaient des « stars », gardaient leurs pieds nus lorsqu'elles posaient pour les photographies dans l'intimité de leur appartement, dévoilant sans pudeur des phalanges parfois longues et graciles, parfois courtes et pataudes ; des pieds égyptiens, des pieds grecs... Cette courte impudeur était favorisée par leur environnement, en tant que lesdites stars évoluaient dans des appartements chauds et parquetés ou sur le carrelage frais de villas méditerranéennes. Il est probable qu'elles se seraient dispensées de cette ostensible manie si elles avaient déambulé sur le carrelage glacé d'un coron du Nord.

– Votre profil est difficile Monsieur Devulder ; vous n'avez jamais cherché à progresser chez FILSON et les temps ont changé. Il faudra vraiment envisager une formation qualifiante pour vous en sortir, j'veux dire !

Elle faisait partie des *Certains*, elle aussi. C'est sûrement plus facile pour les femmes. Elles vivent pour la plupart dans la certitude d'une mission biologique : la maternité. Cet espace intérieur génésique leur confère ce soupçon de volonté supplémentaire qui échappe aux mâles, agit comme un moteur ; le sublime espoir que la vie n'est pas un futur champ de ruines, que la vision d'une prairie verte tapissée de fleurs jaunes au milieu de laquelle coule un ruisseau brillant est encore et toujours possible.

Après un silence épais, Joris se reprit :

– Vous savez madame, tout ce que je veux c'est un boulot

où on ne se prend pas la tête, dit-il, adoptant son éternel faciès de victime expiatoire.

– Dans ces conditions, je n'ai pas trop de solution miracle, je ne vois qu'un emploi de technicien de surface, j'veux dire. À moins que vous ayez un autre projet.

– Pas vraiment madame. Je n'ai pas besoin de gagner beaucoup mais je ne veux pas me compliquer la vie à mon âge.

– Vous n'êtes pas si vieux que ça j'veux dire, il faudrait vraiment réfléchir à un projet.

Elle ponctuait chacune de ses phrases d'un « j'veux dire » accablé et accablant, faisant rire Joris sous cape. Il avait remarqué ce travers, une forme d'écholalie devenue usuelle chez ses contemporains. Ajouter un mot ou une expression inutile en fin de phrase, conférant ainsi une forme inachevée à leur expression orale, comme s'il se fût agi de rendre les armes avant de sortir une idée complète de leur cerveau englué. C'est ainsi qu'à une époque l'on vit fleurir des « quoi » imbéciles ponctuant des dialogues cherchant un assentiment dans l'auditoire. L'employée détonnait avec la mode du moment, où le « voilà » s'était largement substitué au « j'veux dire ».

Joris imagina la petite vie de son interlocutrice : 35 heures de bureau, la RTT le vendredi après-midi pour faire le ménage de son petit pavillon pour lequel elle paierait un loyer à son banquier pendant trente ans ; les courses à l'hypermarché le samedi, téléguidées par des catalogues promotionnels rythmant une existence de merde. Bientôt ce serait celui de la Toussaint, avec les stupidités halloweenesques transférées des USA, matinées des traditionnels chrysanthèmes dont il fallait absolument couvrir la tombe des ancêtres familiaux. Ensuite viendrait celui de Noël, bien avant Noël d'ailleurs, avec le récépissé titanesque des cadeaux potentiels ou putatifs, corsé de quelques sous-vêtements affriolants car, c'est bien connu, le réveillon autorise la mère de famille à s'habiller en salope. Et puis le

blanc, étalage des tissus enveloppant chaque soir les corps fatigués. Et puis celui du printemps, sacre des jardins asphyxiés de chimie pour que les fleurs survivent. Enfin, le dépliant des achats obligés des grandes vacances, celui des garages industriels avec les accessoires pour la révision de la bagnole, afin de s'échapper dans des campings dérisoires où l'humain continue de s'agglomérer et de s'accoupler sur un air de lambada, dans une pitoyable sarabande existentielle.

Les vacances ! Il se souvenait des récits enthousiastes de ses collègues de travail, alors que lui n'y voyait que le compte rendu d'une téléportation en un lieu où les employés dupliquaient bêtement leur existence. *Les salariés de bas étage ne voyagent pas, ils se déplacent.* Ils se photocopiaient en d'autres espaces, plus ensoleillés, plus verdoyants, aux larges étendues d'eau accueillantes. Mais ce faisant, ils sacrifient toujours au culte consommateur qui régit inexorablement leur vie. La télévision dans la caravane, la supérette aux tarifs exorbitants pour faire les emplettes quotidiennes sous les jérémiades des enfants qui ne retrouvaient pas leurs produits favoris, sauf si : « tu te rends compte, y'avait même un *Carrefour* à une demi-heure de route ! ». Il était inutile de faire tant de kilomètres sur des autoroutes saturées d'imbéciles pour aller se faire chier ailleurs. Et qu'y avait-il d'intéressant sur les plages ? Des filles presque nues qui exposeraient leur bronzage à leur chef de bureau à la rentrée, des retraités fripés à la recherche dans les rayons UV d'une jeunesse improbable, des jeunes écervelés circulant à bord de décapotables en faisant hurler les décibels de leur sono embarquée, des imbéciles en short et en chaussures de ville qui déambulaient en suçant des sorbets verticaux ou des glaces italiennes molles qui s'écrasaient parfois malencontreusement sur le sol. Comme la bouse du paresseux de l'autre jour. La mer s'offusquait de ces étalages, se rebellait en restant étale, réservant son plus beau spectacle aux

romantiques qui la longent à la mauvaise saison, quand les vents mauvais la soulèvent en gerbes lourdes et lavent son rivage de toutes les ordures sacrilèges déposées durant l'été par les touristes.

Tirant Joris de sa rêverie, la conseillère, après avoir nourri son ordinateur de quelques données, lui signifia qu'elle l'appellerait et que l'entretien était terminé. Il la remercia chaleureusement, comme à l'habitude. Si elle savait ! *Un projet* ! Mais toute sa vie était vide de projet ! Il avait appris à vivre sans projet ! À être heureux en l'absence de projet ! Quelle conne ! Ce qu'il demandait, c'était un travail jugé rébarbatif par bon nombre d'individus ; un travail qu'il pourrait effectuer en se laissant aller à ses pensées. Regarder le monde pendant ses heures de repos, se repaître de l'observation de la silencieuse et lente évolution de ses reptiles et méditer. Et gagner son pain. Le reste l'indifférait. Il n'était pas dans ce monde. Il n'était pas *de* ce monde. Celui des nomades Kazakhs ou des Touaregs lui siérait davantage, mais c'était loin et Joris acceptait son destin, en bon apôtre de Camus. À tout le moins de l'une des facettes de Camus. Le romancier courbait souvent l'échine devant la fatalité, le philosophe s'efforçait de lutter, cherchant vainement une issue. Joris, quant à lui, s'était souvent demandé ce qu'il faisait là et il lui semblait parfois que son ailleurs à lui, pris dans le sens d'une contrée hostile, c'était les autres. Un ailleurs répulsif qu'il fuyait volontiers. Il aurait aimé se jeter dans la foule et qu'elle s'écartât devant ses pas, comme s'il était la goutte de liquide vaisselle plongée dans l'eau grasse, dispersant les lipides et les éloignant à distance respectueuse. Et pourtant il ne voulait pas de mal à la grande majorité des hommes ; ce n'était pas leur faute ; ils ne pouvaient pas comprendre.

Après avoir franchi la porte vitrée de l'immeuble, il se dirigea vers la gare de Lille-Flandres. Ses actes présents et futurs n'étaient pas la résultante d'un projet, c'était un

réflexe pavlovien, un crachat, un cri à la face du monde. Il y avait chez lui l'urgence de l'acte pur qui allait le distinguer définitivement, chassant du même coup l'aboulie provoquée par le chômage.